

Anthologie de la poésie française de Jean Orizet

Yves Laroche

Numéro 112, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laroche, Y. (2008). *Anthologie de la poésie française* de Jean Orizet. *Nuit blanche*, (112), 40–41.

Anthologie de la poésie française



Par
Yves Laroche

Comme amateur de littérature ou comme professeur, je serais bien embêté si j'avais à choisir une anthologie de poésie française, si j'avais à choisir entre deux anthologies parmi les plus monumentales, soit celle de Bernard Delvaille, *Mille et cent ans de poésie française*, publiée dans un beau coffret en 1991 chez Robert Laffont, et celle de Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*¹, publiée chez Larousse en 2007, qui est en fait l'édition revue, augmentée et mise à jour de l'édition de 1988.



Le poète est toujours en avance sur son temps, mais il en dit aussi la mémoire à ses contemporains oubliés ; il est rêveur d'éternité.

Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*, p. 9.

Briques de 1929 et de 1087 pages respectivement, les deux anthologies s'ouvrent sur la « Séquence » ou le « Cantilène de Sainte-Eulalie », premier texte connu de langue française (écrit entre 880 et 950), dont l'intérêt est plus linguistique, historique et religieux que poétique. Celle de Bernard Delvaille s'arrête aux poètes nés avant 1910, plus particulièrement à Jean Genet ; celle de Jean Orizet accueille les poètes d'aujourd'hui. Les deux proposent à la fin de très utiles notices biobibliographiques. L'anthologie de Delvaille, qui contient les poèmes de 300 auteurs, est précédée d'un excellent avant-propos de 34 pages ; celle d'Orizet contient quelque 350 auteurs et plus de 600 textes, répartis en treize sections, dont douze temporelles (Moyen Âge, Renaissance, Baroque, etc.) et une géographique : Suisse romande, Belgique et Luxembourg, Québec, Maghreb, Afrique noire, Antilles et océan Indien, Proche-Orient.

Un large panorama

On le constate, l'anthologie de Jean Orizet embrasse large, tant sur le plan temporel que spatial. Il s'agit peut-être moins d'une anthologie – littéralement « une collection de fleurs » – de poésie française

que d'un panorama de la poésie de langue française. Il n'y a pas chez Orizet la volonté d'annexer les littératures nationales de langue française mais plutôt le louable souci de reconnaître l'apport de ces littératures à la poésie française. Chaque section est précédée d'une éclairante présentation d'une dizaine de pages des contextes sociohistorique, linguistique, culturel et littéraire dans lesquels s'inscrivent les poèmes donnés à lire. Orizet a voulu « retenir la quintessence » et « suggérer les orientations » de la foisonnante poésie française, dont l'histoire est « faite d'élan et de crises ». Il présente les poètes, les œuvres, les mouvements et les écoles. C'est érudit, intéressant, limpide, structuré, documenté, synthétisé, bellement écrit, nuancé à souhait, dans la mesure du possible.

Des choix subjectifs

Évidemment, ce genre d'ouvrage possède le défaut de sa qualité : la subjectivité des choix. D'une part, j'applaudis la réhabilitation du Moyen Âge (jugé injustement obscur et ignorant par la Renaissance) et celle de la fin du XIX^e siècle, l'accueil fait à des poètes inconnus, méconnus ou mineurs, l'importance accordée aux principaux artisans de la modernité, toujours à réinventer,

de Jean Orizet

soit à François de Malherbe, à Charles Baudelaire, roi incontesté de la poésie universelle, à Arthur Rimbaud, à Stéphane Mallarmé et à Paul Valéry, ou encore l'exclusion de certains, dont Jean Moréas (son *Manifeste du symbolisme* serait un « texte insignifiant et prétentieux »). D'autre part, je déplore le peu d'espace accordé à certains troubadours, notamment Guillaume IX, duc d'Aquitaine (déjà moderne avec des vers comme « je ferai un vers de pur rien »), à Théophile de Viau (il manque la terriblement moderne « Élégie à une dame » et l'ode surréaliste dans laquelle un bœuf gravit un clocher), à René Char. Je m'étonne un tantinet de la présence d'un extrait de « roman » de Chrétien de Troyes, ou encore du *Tartuffe* ou des *Femmes savantes* de Molière. Je n'apprécie guère le spectaculaire fourre-tout de la section contemporaine, qui regroupe 117 poètes, dont Yves Bonnefoy, Jacques Réda, André du Bouchet, Jacques Dupin, noyés dans le nombre. Orizet tente d'identifier des courants ou des tendances dans la poésie du XX^e siècle, dont certaines m'apparaissent bien molles et floues : « poésie philosophique ou métaphysique », « poésie cosmique avec ou sans Dieu », « poètes du corps douloureux et de l'identité fragile », « poésie pour vivre ». Mais bon ! Orizet est tout à fait conscient des raccourcis qu'il prend pour fixer les idées, comme il le dit à quelques reprises. Il lui manque évidemment le recul historique nécessaire pour dégager les principales lignes de force de la poésie contemporaine.

Pour la section québécoise, Orizet a retenu ces poètes : Eudore Évanturel, Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Claude Gauvreau, Gaston Miron, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon, Paul Chamberland, Pierre Morency, Claude Beausoleil, Claudine Bertrand, Bernard Pozier, Marie Uguay

et Hélène Dorion, dont la poésie serait « emblématique de ce qu'est devenue la poésie du Québec : une démarche qui tente de concilier l'expérience individuelle et les mouvements de l'histoire, qui interroge, en la célébrant, notre présence au monde ». Il y a lieu de s'étonner du choix de Claudine Bertrand et de Bernard Pozier et de déplorer l'absence d'Émile Nelligan (« poète maudit mais sans grande originalité »), de Jean-Aubert Loranger, de Paul-Marie Lapointe, de Roland Giguère, de Pierre Nepveu, de Michel Beaulieu, de Robert Melançon et surtout de Jacques Brault, dont le recueil *Moments fragiles* (1984) a marqué l'histoire récente de la poésie québécoise et a suscité beaucoup d'imitations.

Un indispensable

Au prix fort abordable, l'anthologie de Jean Orizet, pédagogique sans être scolaire, malgré ses défauts et irritants, représente un intérêt incontestable ; j'irais jusqu'à dire que c'est un ouvrage qu'il faut avoir dans sa bibliothèque (davantage que l'anthologie de Delvaille, finalement), tant il est colossal et animé par une rare passion pour la poésie. C'est que Jean Orizet parle de l'intérieur, en ce sens qu'il est lui-même poète, un poète reconnu et récompensé ; il aurait inventé la notion d'*entretemps*, « un lieu ignoré des horloges ». Ce serait dommage d'ignorer le travail qu'il fait pour maintenir actuelle et vivante la poésie, « puissance et novation toujours qui déplace les bornes... » (Saint-John Perse cité par Orizet à la fin de sa présentation). **NE**

1. Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*, Larousse, Paris, 2007, 1087 p. ; 34,95 \$.

La poésie française a donc nourri la langue, comme la langue s'est établie en poésie. Or, la richesse de la poésie française est incomparable : il n'est pas d'autre langue qui offre à travers les siècles une telle abondance et une telle hauteur d'inspiration, une telle variété de genres et de formes, exprimées par tant de génies éclatants.

Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*, p. 8.

En rompant avec le culte de l'Antiquité, en faisant valoir la force d'une langue pure, en se souciant de donner aux formes poétiques la rigueur architecturale des grands monuments, [Malherbe] a non seulement posé les fondements d'une nouvelle esthétique mais érigé un modèle d'exigence et de perfection toujours actuel.

Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*, p. 190.

Même désespérée, entre humanisme et post-modernité, la poésie reste une possible religion de rechange, non pas au sens d'un domaine sacré capable de mettre l'âme en rapport avec un dieu ou des dieux, mais par référence à une attitude intellectuelle et morale susceptible de constituer une règle de vie propre à favoriser l'épanouissement de la personnalité.

Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*, p. 614.